

bouleversé, ses prunelles hagardes explo-
rèrent autour d'elle, comme si elle s'at-
tendait à voir surgir un être surnaturel.

Seule, la flamme de la bougie, à moitié
consumée, mettait des reflets tremblot-
tants et lugubres aux arêtes des vieux
meubles de noyer luisant.

Marton s'immobilisa de nouveau, l'é-
pouvante figeait ses traits horrifiés en sa
face marbrée de larmes.

Etreinte jusqu'au tréfonds par une an-
goisse insurmontable, elle n'osait plus re-
muer.

Qu'allait il lui arriver maintenant ?
Quelle catastrophe allait l'atteindre défi-
nitivement, achever de bouleverser son
humble existence ?

Ah ! pourquoi, pourquoi venait-elle
d'avouer à l'esprit du mort ?

N'avait-elle pas juré au docteur Mé-
nard de ne jamais rien révéler... à per-
sonne, à personne !...

Ces derniers mots revenaient, comme
une hantise, marteler son cerveau en dé-
sarroi.

— A personne... à personne ! répé-
tait-elle inconsciemment.

Et pourtant, elle venait de tout dévoiler.
Son défunt maître connaissait main-
tenant son indignité.

Brisée d'angoisse, la vieille servante se
laissa retomber pantelante sur son oreil-
ler, sans songer à souffler la bougie. Elle
essaya pourtant de fermer les yeux, mais
la terreur la tenait éveillée.

Tout à coup la lugubre voix retentit de
nouveau :

— Marton, je t'ordonne de dire à mon
cousin Lourties ce que Ménard et toi vous
avez fait de mes volontés dernières...

— Ah ! non... non, je ne pourrai ja-
mais... jamais ; j'ai trop peur du sor-
cier.

— Je veux que tu lui dises !

— Non, non, grâce !

— Pas de grâce pour les misérables
comme toi.

La Justice t'atteindra sûrement ; tu
finiras tes jours au bagne, au milieu des
assassins !...

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié
de moi !

En achevant d'une voix déchirée, la
vieille servante, à bout de forces morales
et définitivement terrassée par l'horreur
et les remords, laissa rouler lourdement
sa tête sur l'oreiller, et perdit la notion
des choses.

— Eh bien, eh bien, veux-tu promettre
de parler à Lourties, insistait la voix au-
toritaire.

Mais de l'autre côté de la cloison rien
ne troublait plus le lourd silence.

Le rebouteur, toujours accroupi dans la
ruelle, s'étonna d'abord, puis ayant appe-
lé de nouveau : "Marton, Marton", sans
obtenir la moindre réponse, il se redres-
sa, un peu anxieux.

— La frayeur aurait-elle tué cette vieil-
le bête ?... se demanda-t-il.

Il remonta sans bruit sur le lit, le fran-
chit, se retrouva debout de l'autre côté,
et lentement, en tâtonnant, vint ouvrir la
porte.

Un rai de lumière filtrant de l'autre côté
détermina sa curiosité soucieuse.

Il avait avancé la tête, près de l'en-
tre-bâillement, scruta du regard la cham-
bre de Marton, observa la vieille servante
inerte, avec toute l'acuité d'une attention
surexcitée.

Enfin il devina plutôt qu'il ne vit le
soulèvement faible de la poitrine. Rasser-
ré, il se redressa, un sourire pitoyable
aux lèvres.

Sur la pointe des pieds, il gagna la por-
te de sortie de la maison, l'ouvrit en pre-